

Hommages

Charles VOGEL

Hagenau, 1927 - Dijon, 2011



D'une famille originaire de Hagenau, Charles Vogel a connu le sort des « malgré nous » qui l'a profondément traumatisé. A seize ans, en juin 1943, il fut raflé par les Allemands à la sortie de l'école, pour être enrôlé de force dans l'armée allemande, comme cent mille autres alsaciens. A cause de sa petite taille, il put échapper aux bataillons de la Waffen SS et fut intégré à la Wer-

macht dans des conditions épouvantables. Envoyé sur le front russe, il fut affecté aux batteries de DCA, poste particulièrement exposé, entouré essentiellement de soldats prussiens. Grâce à son formidable optimisme, à une force de caractère hors du commun et probablement à un peu de chance, il mena toute la campagne sans une égratignure, non sans avoir la satisfaction de toujours reculer devant les Russes.

À l'occasion d'un bombardement américain en décembre 1944, il put s'évader d'un convoi ferroviaire avec un camarade alsacien et il traversa une partie de l'Allemagne, à pied, de nuit, jusqu'au Rhin, qu'ils réussirent à franchir, de nuit, accrochés à des bidons, son compagnon ne sachant pas nager. Charles Vogel avait la chance de bien connaître les lieux et savait que le courant les pousserait vers la France. Puis, franchissant les lignes allemandes, tous deux atteignent Hagenau, d'où les troupes ennemies s'étaient partiellement retirées sous la pression de l'offensive américaine.

Charles parvient à atteindre la maison familiale et retrouve enfin ses parents, après dix-huit mois d'absence. L'entrevue fut de courte durée car, recherché par la Gestapo, il a dû fuir aussitôt pour trouver refuge dans une cheminée d'usine, où son père lui apportait à manger régulièrement, au péril de sa vie. Lors de l'offensive de janvier 1945 qui libéra Hagenau, Charles Vogel, encore en uniforme allemand, est fait prisonnier par les Américains. Suspecté d'espionnage, il échappe au pire et est finalement enrôlé dans l'armée américaine comme traducteur. Il a dix-huit ans.

À la fin de la guerre, il fait ses études de pharmacie à Strasbourg et termine major de sa promotion. Il entreprend alors des études de chimie en faculté des sciences et passe des unités de valeur dans les domaines de la chimie minérale et de la cristallographie. Repéré par le Pr. Strassmann à Mayence, celui-ci lui propose un sujet de thèse de doctorat en médecine nucléaire. Il s'installe à Dijon et, fort de cette formation, y crée un laboratoire d'analyses médicales puis un autre de produits pharmaceutiques. Toujours entreprenant, il fonde une société pour commercialiser des réactifs de laboratoire de sa création. En plus de cette activité, il a été professeur de chimie à la Faculté de pharmacie de Dijon de 1962 à 1969. Enfin, il a assumé des tâches syndicales pour le compte des pharmaciens.

Il a été décoré de l'Ordre du Mérite en 1994.

Sa vie associative n'était pas en reste. D'abord membre de la Table ronde, il le fut ensuite du Rotary club dont il assura une présidence. Elu membre du conseil d'administration de la Société des Amis des Musées de Dijon le 19 septembre 1988, il en devient le président le 25 janvier 1992, fonction qu'il exercera jusqu'au 28 mars 2006. Durant son mandat, la Société est très active et le nombre des adhérents progresse. Profitant des subventions que le FRAM (Fonds régional d'acquisitions des musées), en ces temps hélas révolus, pouvait lui accorder, la Société peut alors effectuer, au profit des divers musées de la ville, de nombreuses acquisitions, parfois importantes, dans des domaines les plus variés, avec une préférence pour les œuvres d'artistes bourguignons. Ainsi, le Musée des Beaux-Arts reçoit-il plusieurs pièces d'orfèvrerie, de nombreux dessins du sculpteur Jean Damppt, et différentes feuilles éparses parmi lesquelles on relève les noms de Vien, Prud'hon, Delacroix, Millet ; quelques peintures, dont deux compositions de Gagneraux et deux portraits par Sophie Rude ; un petit nombre de sculptures, dont la plus importante est la maquette en terre cuite de l'*Allégorie à la gloire des princes de Condé par Ramey* ; un secrétaire et une commode de Courte et un bureau de pente de Demoulin. Une mention spéciale sera faite des deux objets exceptionnels que sont les fers à estampiller, l'un au nom du second de ces ébénistes et l'autre avec le poinçon de jurande. Pour sa part, le Musée de la Vie bourguignonne- Perrin de Puycousin a reçu notamment plusieurs santons de Pierre Vigoureux, un pot à moutarde de la maison Bertrand et deux affiches importantes des Biscuits Pernot et des Cycles Cottureau, tandis que le Musée d'Art sacré se voyait octroyer un grand tableau d'Horace Le Blanc, *Saint Grégoire en procession*. Le Musée archéologique, lui, s'enrichissait, entre autres dons, d'un premier lot de monnaies romaines et médévales de l'imposante collection Bertrand, et d'une *Tête d'apôtre* du XIII^e siècle découverte à Dijon.

La présidence de Charles Vogel est marquée aussi par la reprise des publications. En 1995 paraît le premier numéro du *Bulletin des musées de Dijon*, qui remplace, après une interruption de dix ans, le *Bulletin de la Société des Amis des Musées*. Le changement de titre va de pair avec un changement de format, plus grand, et surtout de contenu. Il ne s'agit plus de fournir un résumé des conférences données au cours de l'année mais de publier des études sur les œuvres conservées dans les musées de Dijon. Huit numéros, de 78 à 112 pages, vont se succéder chaque année jusqu'en 2002. Dans ses éditoriaux, le président justifie cette initiative en rappelant qu'elle contribue au rayonnement des musées, l'une des missions dévolues à la Société par ses statuts, et en soulignant combien les œuvres de nos musées sont porteuses

d'un message de civilisation qu'il importe de faire connaître. Dans le même esprit, la Société des Amis des Musées assure en 2005, avec l'aide du Fonds Champagne Henriot pour l'œuvre retrouvée, l'édition du livre sur Sophie Rude qu'a rédigé Monique Geiger, conservateur honoraire au Musée des Beaux-Arts.

Au cours de sa vie publique, Charles Vogel a montré une pugnacité rare, une ténacité hors du commun. Il allait toujours au bout de ce qu'il entreprenait. De caractère entier, incisif, il était exigeant avec lui-même et avec ses proches, et ne se privait pas de faire connaître ses opinions, souvent catégoriques. Curieux de tout, il appréciait les gens cultivés et manifestait un goût certain pour les joutes oratoires. Il laisse le souvenir d'un homme de conviction. ■

Jacques THUILLIER

Vaucouleurs, 1928 - Paris, 2011



Jacques Thuillier à Villeneuve-lès-Avignon en 1964, lors d'un voyage avec les étudiants de la Faculté de Lettres de Dijon. Cl. Yves Beauvalat (reproduction interdite).

Si la peinture française du XVII^e siècle – et tout autant, l'histoire de l'art français – est orpheline, les Dijonnais et ses anciens étudiants éprouvent une grande peine après la disparition récente du professeur Jacques Thuillier.

Tous se souviennent de la petite décennie (1962-1970) où il éduqua l'œil d'une génération entière qu'il éveilla à l'histoire de l'art. Quel étudiant a pu oublier son cours du mardi après-midi sur « la manière de regarder une œuvre d'art » ? Ou sa vraie générosité intellectuelle ne ménageant jamais son temps pour conseiller, corriger, reprendre les textes de ses

anciens élèves et encore jeunes auteurs... Qui d'entre nous n'en a pas tiré profit, voire carrière ?

S'il quitte Dijon pour la Sorbonne afin de succéder à André Chastel, puis pour le Collège de France où il fut élu à la chaire d'Histoire de la création artistique en France (1977-1998), il fut toujours très attaché à l'ancienne capitale des ducs, puis de la Province de Bourgogne.

C'est en grande partie grâce à lui – et à son entourage – que le Musée des Beaux-Arts de Dijon bénéficia de la donation de Pierre et Kathleen Granville, négociée dès 1966 et qui conféra au musée, déjà d'une richesse extrême pour l'art ancien, un rang éminent dans l'art français du XX^e siècle : plus de mille œuvres données en quatre salves de 1969 à 2006 dévoilant un vrai goût d'amateur qui fait se côtoyer des antiquités, un masque de Nô... et des peintures françaises du XIX^e siècle (Courbet, Daubigny, Delacroix, Daumier...) et un panorama

unique de la peinture française du milieu du XX^e siècle (Lapicque, de Stäel, Viera da Silva, Messagier, Hajdu...).

C'est encore Jacques Thuillier qui milita pour une réelle mise en valeur du Musée national Magnin, ce qui permit de révéler de vraies raretés de sa collection.

C'est lui encore – et ce n'est pas le moindre de ses mérites – qui sut persuader les « décideurs » de ne pas éventrer le cœur de la cité en créant une « pénétrante » dans une ville cependant classée secteur sauvegardé. Mais la lamentable percée de la rue Lamonoye (1969-1970) fut cependant réalisée ; en revanche le projet du secteur sauvegardé fut totalement repris.

Jacques Thuillier interviendra également pour la sauvegarde ou le respect dû à des hôtels particuliers, comme l'hôtel Lemulier de Bressey dont une partie des sculptures de façade échappèrent en partie à la mutilation (1964).

En dehors de Dijon, il convient de rappeler, même succinctement, ce que lui doit le patrimoine.

C'est lui qui encouragea la naissance d'un Musée Georges de la Tour à Vic-sur-Seille, ville natale du peintre et qui fit don, avec son frère, d'une partie notable, de sa collection de peinture, riche et éclectique, dont l'*Autoportrait avec sa mère* de Jacques Stella, peintre dont il confiait lors d'un de ses tout premiers cours à Dijon en 1963, « qu'il l'aimait beaucoup ».

Il faut également rappeler la donation, toujours avec son frère de quelque douze mille dessins et estampes (!) du XVI^e au XX^e siècle au Musée des Beaux-Arts de Nancy.

À cet effet, on relira avec émotion l'« Éloge du collectionneur » paru dans le *Catalogue de la Collection Granville* (Dijon, 1976).

Ce grand découvreur ne se laissa jamais détourner de son chemin (Poussin sur les *Lettres* duquel il retravaillait encore, Le Brun, La Tour, Vouet, les frères Le Nain, Stella, La Hire, Baugin qu'il ressuscita quasiment... tous sujets donnant lieu à des textes érudits et magnifiquement écrits), s'octroyant seulement quelques escapades comme son *Fragonard*, la magistrale exposition sur *Delacroix et le romantisme français*, ou cette courageuse *Histoire de l'art* (2002), complétée par sa *Théorie générale de l'histoire de l'art* (2003), toutes deux témoins roboratifs de son intégrité intellectuelle souvent dérangeante.

En révélant la profondeur de la réflexion de ce si discret érudit, ses archives déposées à l'INHA témoigneront de sa rigueur et de tout ce que l'histoire de l'art lui devra longtemps encore. ■